

## Notes de lecture

### **Hélène Rouch – *Les corps, ces objets encombrants. Contribution à la critique féministe des sciences***

(2011). Donnemarie-Dontilly, iXe, 237 p.

Cet ouvrage tristement posthume rassemble un nombre d'articles importants publiés par Hélène Rouch dans le champ de la critique féministe des sciences en France de 1977 à 2007. La réflexion de Rouch dans le champ de la production française reste unique. Avec le recul des années, on s'aperçoit mieux de la profonde originalité de sa contribution par rapport aux débats, anciens et actuels, sur le genre en France. Pour les personnes qui connaissent le champ de la critique féministe anglo-saxonne en biologie, Hélène Rouch fut un peu la Ruth Bleier française, même si elle a malheureusement trop peu eu le temps de développer ce qu'elle s'était donné de penser, n'étant pas elle-même rémunérée dans le champ de la recherche. Ce recueil, remarquablement agencé et préfacé, d'une grande pertinence éditoriale en même temps que d'une belle ironie quant au choix du titre, témoigne de la cohérence sans faille de ce parcours intellectuel. Rouch s'est attachée, de manière pointue, rigoureuse et systématique, et sans jamais rabattre de sa visée, à un type de questionnement que la critique féministe des sciences en France a largement mis sous le boisseau, que ce soit du côté des sciences sociales ou de celui des sciences de la vie. Questionnement autour de ce que c'est que 'la procréation' au sens biologique. On ne le sait que trop : les différences d'investissement des corps dans la procréation sont érigées par l'épistémè commune comme le rempart fondateur de légitimation du genre, avec les sciences biologiques comme garantes. Rouch a pris à bras-le-corps un thème sur lequel le féminisme matérialiste français a fait silence, pour des raisons certainement diverses à l'origine, mais qui se sont soldées par une prétention à pouvoir régler son compte à la justification biologique commune, sans avoir pris la peine de mettre

les mains dans le cambouis.

Rouch s'est attachée à la procréation, peut-être effectivement parce qu'elle estimait que cela faisait partie de ses compétences et qu'elle a trouvé là une niche que les autres théoriciennes françaises ne se sentaient pas en mesure d'investir à l'époque. Mais il est possible qu'elle ait, d'une part, compris mieux que les autres en quoi le sexe, dans son premier sens biologique, était ce qu'il fallait travailler *en priorité* dans la question de la catégorisation homme/femme, et qu'elle ait, d'autre part, mieux discerné quelle était, dans ce questionnement sur le biologique, la cible clé. Si la procréation représente la justification majeure de la division de genre dans nos sociétés, ce phénomène est, Rouch le montre bien, celui sur lequel il ne peut être fait l'impasse, au risque de ne pouvoir fournir de cadre conceptuel sérieux aux théories ordinaires du déterminisme biologique. Et elle s'est attaquée, dans la procréation, à ce qui en représente peut-être le noyau le plus dur pour la pensée commune : la gestation. La gestation est, de tous les phénomènes biologiques, celui qui constitue le seul argument d'une différence de 'vécu' corporel, celui qui est peut-être le plus complexe à traiter, en tout cas celui qui, sûrement, requiert l'appareillage critique le plus composite. On sait la manière dont la gestation a été investie par le féminisme essentialiste ou par des chercheuses comme Françoise Héritier, par exemple, qui contribuent à faire de ce phénomène biologique soit la légitimation d'une 'ontologie' féminine, soit l'explication psychosociologique *in fine* de l'oppression. Rouch a traité la gestation d'une manière singulière et subtile, notamment en déplaçant la mise en opposition mâle/femelle qui constitue le socle de la catégorisation de genre à celle du rapport entre embryon et organisme 'maternel'. Rouch montre comment la fécondation et la gestation, indissolublement liées dans le dispositif de justification des concepts homme/femme, sont en réalité, du point de vue de la biologie actuelle, « *deux phénomènes totalement différents* » (p. 123). Pour Rouch, la gestation 'échappe', en tant que phénomène biologique, aux représentations qui voient la reproduction sexuée comme un phénomène qui justifierait, à tous les étages, la dualité mâle/femelle. « *La dualité des sexes dans la fécondation ne se poursuit pas dans la gestation* » (p. 122). La gestation, dit Rouch, « *n'est pas une affaire de sexe* » (p. 112) : elle « *détruit la symétrie* » (p. 104) qui est à la base de la complémentarité invoquée dans la fécondation. Même si, à la réflexion, cette argumentation ne fait pas, sans doute, rendre gorge autant qu'elle l'aurait voulu à la justification biologique de la catégorisation homme/femme, sa posture critique donne, elle, la bonne marche à suivre en matière d'investigation dans les sciences de la vie. L'intention de Rouch est de montrer –

contrairement à une certaine doxa actuelle de l'épistémologie féministe sur 'la biologie'— que s'il existe 'une prégnance' des représentations communes dans les travaux des biologistes (ce que tout le travail de l'épistémologie féministe consiste justement à tenter de mettre au jour), l'investigation scientifique est aussi le lieu par excellence où peuvent se déjouer, et où se déjouent souvent les représentations communes dudit 'dualisme'. C'est ce qui fait toute la valeur épistémologique de sa démarche : « *Les chercheurs [dit-elle] sont capables, ou obligés, de dépasser leurs présupposés scientifiques et les inévitables racines idéologiques, conscientes ou non, de ces derniers* » (p. 122).

Dans son travail sur les Nouvelles Techniques de Reproduction (NTR), Rouch, à demi-mot, met aussi en garde les féministes sur la façon dont certains des discours sur une égalité biologique 'des sexes' peuvent paradoxalement être au fondement de pratiques inédites d'inégalité. Elle montre notamment que les théorisations des généticiens sur l'égalité des gamètes dans la formation d'un zygote servent à masquer, pour les médecins qui pratiquent les NTR, le fait que les appareils génitaux pourvoyeurs d'ovocytes ne fonctionnent pas comme ceux pourvoyeurs de spermatozoïdes. La procréation 'à tout prix' des NTR se fait alors au prix de ce que Rouch appelle une « *déssexualisation des corps* » (p. 99), et au prix (en l'occurrence) d'un effacement de la particularité fonctionnelle des ovaires par rapport aux testicules, qui s'accompagne d'une absence totale de réflexion sur le coût des stimulations ovariennes pour l'organisme qui les subit, vide réflexif qui cautionne en retour l'absolue légitimité sociale du « *désir d'enfant, considéré comme 'naturel'* » (p. 65).

La visée épistémologique de Rouch est claire : si on travaille sur le genre, il faut absolument être au fait de *ce que c'est que le sexe*, de ce que c'est que le réel des corps (en termes extrêmement détaillés de forme, de fonction). Et en s'attelant à la gestation, elle désigne à l'attention des générations suivantes ceci : pour penser l'arbitraire de l'ordre du genre, il faut viser au centre de sa justification par le biologique. Des travaux comme ceux d'Évelyne Peyre, dans les années 1980, se sont aussi attachés à la question du biologique de manière importante. Mais ces travaux sont, si l'on peut dire, restés sur les marges de la justification commune, à la manière de la contribution de l'embryologiste américaine Anne Fausto-Sterling, inconsidérément plébiscitée aujourd'hui par les études du genre. En effet, Fausto-Sterling ne remet pas fondamentalement en question, quoi qu'elle en dise, la dite 'binarité' du sexe, dans le sens où elle s'attaque à tous les caractères du biologique (de la morphologie), sauf finalement à ceux censés justifier *in fine* les catégories mâle/femelle dans la pensée

commune. Rouch, en ce sens, était consciente de la crucialité de son propre travail par rapport aux contributions des autres biologistes féministes. Nier le dualisme des catégories de genre en arguant de la variabilité des caractères morphologiques du sexe ne permet pas, pour Rouch, de remettre en cause le fondement de la conceptualisation mâle/femelle, car « [...] *la nomination du sexe dans sa répartition en deux catégories vise moins à assigner un sexe morphologique qu'une forme de sexualité précise et une place déterminée socialement dans la saga reproductive* » (p. 73). Rouch a été une des seules de sa génération, avec Paola Tabet, à travailler un programme que Monique Wittig avait pourtant défini de façon fulgurante : la catégorisation homme/femme sert à maintenir l'hétérosexualité, et ce, dans le seul but de canaliser toute l'existence des individu-e-s, surtout des dites 'femmes', vers une finalité procréative.

Programme qui a, pour une part, été développé ensuite par Judith Butler. Mais Butler omet de 'penser la procréation' et aboutit finalement à une négation de la matérialité des corps que Rouch se donne justement pour but de penser *avec* les biologistes : « *Une politique féministe des corps ne peut donc faire l'impasse sur leur matérialité telle qu'elle nous est proposée par les approches scientifiques qui visent à en saisir et définir la réalité* » (p. 108). Ce maître mot de réalité est peut-être ce qui distingue le travail de Rouch des approches qui, au sein des études du genre, relativisent à outrance les approches scientifiques jusqu'à nier que celles-ci puissent produire des énoncés qui soient autre chose qu'un discours de légitimation au profit du dispositif de genre. On peut espérer que cet ouvrage, qui témoigne de l'évolution d'une pensée avec les concepts de son temps, sera une source d'inspiration pour les futures générations de chercheur-e-s en études du genre. On peut espérer qu'il donnera à la fois l'envie du dialogue qui manque à la critique féministe et l'envie d'explorations en territoires de pensée inconnus qui – faut-il s'en étonner ? – ne coexiste guère actuellement avec le goût pour les sciences sociales.

**Priscille Touraille**

Socio-anthropologue, CNRS/MNHN